

1

Quand je suis entrée chez lui, Bill était devant son ordinateur, scène malheureusement de plus en plus courante, ces derniers mois. Au début, quand j'arrivais, il parvenait encore à s'arracher à son travail. Mais depuis quelques semaines, c'était son clavier qui l'emportait.

Il a lancé un « Bonjour, mon cœur » distrait, les yeux rivés sur son écran. Une bouteille de True-Blood groupe O traînait sur son bureau : il n'avait pas oublié de manger. C'était déjà ça.

Plutôt classique, Bill ne s'habillait généralement pas en jean et en tee-shirt. Il portait aujourd'hui un pantalon de toile et une chemise à carreaux dans des tons sourds de vert et de bleu. N'importe quelle femme se serait troublée à la vue de sa peau luminescente et de ses épais cheveux bruns, qui sentaient l'Herbal Essences. Je l'ai embrassé dans le cou. Aucune réaction. J'ai passé ma langue sur son oreille. Indifférence totale.

Je venais de faire mes six heures non-stop au *Merlotte*, et chaque fois qu'un client m'avait laissé un pourboire de misère ou qu'un crétin m'avait mis la main aux fesses, j'avais respiré un grand coup en me disant que bientôt, très bientôt, je retrouverais

mon petit ami, que nous ferions l'amour comme des fous et que je serais l'objet indiscuté de toutes ses attentions.

Apparemment, ce n'était pas prévu au programme.

J'ai pris une profonde inspiration, en décochant un regard noir à son dos. C'était un dos fabuleux, étayé par de larges épaules. J'avais projeté de le voir nu, mes ongles plantés dedans... À vrai dire, j'avais même carrément misé là-dessus. J'ai expiré lentement, progressivement.

— Je suis à toi dans une minute, m'a-t-il assuré.

Sur son écran apparaissait la photo d'un homme distingué aux tempes argentées, très bronzé. Il était aussi sexy qu'Anthony Quinn, et il respirait le pouvoir. En dessous, il y avait un nom et, encore plus bas, quelques mots : « Né en 1756, au nord de la Sicile... » Tiens ! Contrairement à ce que prétendait la légende, on pouvait donc photographier les vampires. Juste au moment où j'ouvrais la bouche pour le lui dire, Bill s'est retourné.

En s'apercevant que je lisais par-dessus son épaule, il a tapé sur une touche. Clic ! *Black-out* sur l'écran.

Je l'ai dévisagé en silence. J'avais du mal à le croire.

— Sookie... a-t-il murmuré en esquissant un sourire hésitant.

Ses canines étaient complètement rétractées : il n'était pas du tout dans l'état d'esprit sur lequel j'avais compté. Comme tous les vampires, Bill ne montre les crocs que quand il les a. Autrement dit, lorsqu'il est en appétit. Appétit sexuel ou appétit tout court, quand, tenaillé par la faim, il est pris du désir de tuer pour se nourrir du sang de ses victimes. Il arrive, malheureusement, que ces

différents désirs se mélangent un peu les pin-
ceaux... Et c'est comme ça qu'on se retrouve avec
des fangbangers comblés, mais... morts. Entre
vous et moi, c'est justement cette part de risque qui
les attire, à mon avis. Quand vous sortez avec un
vampire, on a souvent tendance à vous confondre
avec ces pathétiques créatures qui leur collent aux
basques dans l'espoir de s'attirer leurs faveurs. On
m'avait déjà accusée d'en faire partie. J'avais pour-
tant un seul vampire dans ma vie – volontairement,
du moins –, et c'était précisément celui qui était
assis devant moi. Celui qui me cachait quelque
chose. Celui qui n'avait pas l'air suffisamment
content de me voir. Loin de là.

— Bill, lui ai-je répondu d'une voix glaciale.

Quelque chose ne tournait pas rond. Et ce n'était
pas la libido de Bill. Le terme « libido » venait juste
de faire son entrée comme Mot du Jour sur mon
calendrier.

— Tu n'as pas vu ce que tu viens de voir, a-t-il
précisé d'une voix égale.

Ses yeux bruns me regardaient fixement, sans
ciller.

— Très bien, ai-je acquiescé d'un ton un peu sar-
castique. Et... qu'est-ce que tu fabriques exacte-
ment ?

— Je travaille. On m'a confié une mission
secrète.

Je ne savais pas si je devais rire ou piquer
une crise et partir en claquant la porte. Dans le
doute, je me suis contentée de hausser les sourcils
et j'ai attendu la suite. Bill était l'investigateur de
la Cinquième Zone, une division du territoire
de la Louisiane administré par les vampires. À ma
connaissance, Eric, le chef de la zone en question,
n'avait jamais confié de « mission secrète » à Bill

sans que je sois au courant. Je faisais même habituellement partie intégrante de l'équipe d'investissement – que je le veuille ou non, d'ailleurs.

— Eric ne doit rien savoir. Aucun vampire de la Cinquième Zone ne doit être au courant.

J'ai senti poindre comme une crampe d'estomac.

— Mais alors... si ce n'est pas pour Eric, c'est pour qui ?

J'avais mal aux pieds. Je me suis agenouillée, me laissant aller contre ses genoux.

— La reine de Louisiane.

Il chuchotait presque.

En le voyant si solennel, j'ai essayé de garder mon sérieux. Peine perdue. J'ai brusquement été prise de gloussements irrépressibles.

— C'est une blague ?

Je savais pourtant pertinemment qu'il n'en était rien. Bill n'est généralement pas du style à plaisanter. J'ai appuyé ma joue contre sa cuisse pour lui cacher mon hilarité. Quand j'ai jeté un petit coup d'œil à sa tête, il avait l'air franchement vexé.

— Pas du tout. Je suis sérieux comme la mort.

Venant d'un vampire, ça calme. Son ton cassant m'a incitée à changer d'attitude. Et vite.

— Bon. Attends, que je comprenne bien, ai-je repris d'une voix raisonnablement posée.

Je me suis assise en tailleur, les mains sur les genoux.

— Tu bosses pour Eric, qui est le chef de la Cinquième Zone, on est d'accord. Mais il y a aussi une reine ? Une reine de Louisiane ?

Bill a opiné.

— Donc, la Louisiane serait une sorte de royaume divisé en Zones ? Et puisque Eric gère une affaire à Shreveport, dans la Zone 5, cette reine est sa supérieure.

Nouvel acquiescement muet. J'ai secoué la tête, incrédule.

— Et alors, où vit-elle, cette fameuse reine ?
À Baton Rouge ?

La capitale de l'État me semblait être l'endroit le plus approprié.

— Mais non, voyons ! À La Nouvelle-Orléans, évidemment.

Bien sûr ! La Nouvelle-Orléans était le QG des vampires. Impossible d'y balancer un caillou sans éborgner un mort-vivant, d'après les journaux – mais seul un imbécile s'y risquerait. Le tourisme explosait littéralement, à La Nouvelle-Orléans. Mais ce n'était plus vraiment la même faune qu'avant. Les joyeux fêtards éméchés qui envahissaient la ville pour faire la fête jusqu'au bout de la nuit avaient laissé la place à des touristes qui venaient là pour se donner des frissons, se frotter aux créatures de l'autre monde. Ils fréquentaient les bars à vampires, assistaient à leurs spectacles érotiques et s'offraient les talents de prostituées aux dents longues.

C'était du moins ce que j'avais entendu dire. Je n'étais jamais retournée à La Nouvelle-Orléans. Mes parents nous y avaient emmenés, mon frère et moi, quand j'étais petite (ce devait être avant mes sept ans, puisque c'était à cet âge-là que j'étais devenue orpheline).

Ils étaient morts presque vingt ans avant que les vampires n'apparaissent pour la première fois sur le petit écran pour annoncer au monde entier qu'ils étaient parmi nous. Les Japonais venaient de développer du sang de synthèse. Celui-ci permettait désormais à un vampire de se maintenir en vie sans avoir besoin de s'approprier l'hémoglobine des humains. Les vampires avaient donc pu décider de se dévoiler au reste du monde.

Ceux qui s'étaient installés aux États-Unis avaient laissé à leurs collègues japonais la primeur d'un *coming out* très remarqué. Puis, simultanément, dans presque toutes les nations qui possédaient la télévision – et qui ne l'a pas, de nos jours? –, la nouvelle avait été divulguée en des centaines de langues différentes, par des vampires émissaires triés sur le volet, de ceux qui avaient fière allure et qui présentaient bien.

Cette nuit-là, nous autres, braves mortels standards, avons appris que des monstres étaient parmi nous et que nous vivions depuis toujours avec eux sans le savoir.

— Mais, disaient en substance les émissaires en question, maintenant, nous pouvons sortir de l'ombre et cohabiter avec vous en paix. Vous n'avez plus rien à craindre de nous. Nous n'avons plus besoin de votre sang pour vivre.

Comme vous pouvez l'imaginer, cette révélation avait fait l'effet d'une bombe. Les réactions avaient cependant été très différentes selon les pays concernés.

Les vampires des nations à majorité musulmane n'avaient pas été les plus gâtés. Je préfère vous épargner la description de ce qui était arrivé à leur porte-parole en Syrie, quoique leur ambassadrice en Afghanistan ait peut-être connu une mort (définitive) plus horrible encore (mais pourquoi donc avaient-ils choisi une femme pour cette mission? Les vampires peuvent se montrer brillants, mais parfois, ils sont en complet décalage).

Certains pays (la France, l'Italie et l'Allemagne en tête) avaient refusé de les considérer comme des citoyens à part entière. Beaucoup (dont la Bosnie, l'Argentine et la plupart des nations africaines) leur avaient dénié tout statut social

de quelque nature que ce soit et avaient même aussitôt déclaré la chasse ouverte, invitant explicitement tous les chasseurs de primes potentiels à les en débarrasser. Mais les États-Unis, l'Angleterre, le Mexique, le Canada, le Japon, la Suisse et les pays scandinaves avaient su faire preuve de plus de tolérance.

Difficile de dire si les vampires s'étaient attendus à une telle réaction. Comme ils continuaient à se battre pour conserver un pied dans la société des vivants, ils se montraient très discrets sur leur organisation et leur système de gouvernement. Ce que Bill m'en révélait à présent était tout nouveau pour moi. Il ne m'en avait jamais autant dit.

— Donc, la reine des vampires de Louisiane t'a confié une mission secrète, ai-je enchaîné en tentant de prendre un ton aussi neutre que possible. Et c'est pour ça que tu passes ton temps devant ton écran depuis des semaines.

Il a acquiescé, en portant sa bouteille de TrueBlood à ses lèvres. Comme il ne restait que quelques gouttes au fond, il est allé en chercher une autre dans le réfrigérateur de sa minuscule cuisine (quand il avait fait restaurer sa vieille maison de famille, il n'avait accordé qu'un minimum d'importance à la cuisine, puisqu'il n'en avait aucun besoin). Je l'ai suivi à l'oreille tandis qu'il décapsulait sa bouteille avant de la mettre au micro-ondes. La minuterie a sonné et il est revenu en secouant son TrueBlood, le pouce sur le goulot.

— Et tu comptes passer encore combien de temps là-dessus ?

Question raisonnable, à mon sens.

— Aussi longtemps qu'il le faudra.

Nettement moins raisonnable, comme réponse. Pour tout dire, Bill avait l'air franchement agacé.

Était-ce la fin de notre lune de miel ? Je parle au figuré, évidemment : Bill étant un vampire, il nous était interdit de nous marier, partout dans le monde ou presque.

Évidemment, il ne m'avait jamais demandé de l'épouser...

— Eh bien, puisque tu es si absorbé par ton travail, il serait peut-être préférable que je prenne le large quelque temps, jusqu'à ce que tu aies fini, ai-je énoncé lentement.

— Ce serait sans doute mieux, oui, a-t-il reconnu, après avoir quand même marqué une hésitation.

C'était comme s'il m'avait frappé à l'estomac. En un éclair, j'étais debout et je remettais mon manteau par-dessus mon uniforme de serveuse, version hiver : pantalon noir, sweat-shirt blanc à encolure bateau avec *Merlotte* brodé côté cœur. Je me suis retournée pour qu'il ne me voie pas pleurer.

J'avais du mal à retenir mes larmes, mais pas question de les lui montrer. Pas même quand il a posé la main sur mon épaule.

— Il faut que je te dise quelque chose, m'a-t-il annoncé de sa voix froide et lisse.

J'ai suspendu mon geste, un gant dans la main gauche, l'autre couvrant à moitié la droite. Mais je ne pouvais toujours pas le regarder. Il n'avait qu'à parler à mon dos.

— S'il m'arrive quoi que ce soit, a-t-il poursuivi (et c'est là que j'aurais dû commencer à m'inquiéter), jette un coup d'œil dans la cachette que j'ai aménagée chez toi. Mon ordinateur devrait s'y trouver, avec quelques CD. N'en parle à personne. S'il n'y est pas, viens vérifier ici ce qu'il en est. Viens de jour. Et armée. Prends l'ordinateur et tous les CD que tu pourras trouver et va les cacher chez toi, dans « mon trou à rats », comme tu l'appelles.

J'ai opiné en silence. Il devrait se contenter de cette réponse. J'avais trop peur de craquer.

— Si je ne suis pas rentré, ou si tu n'as aucune nouvelle de moi, disons dans... deux mois... oui, c'est ça, deux mois, répète à Eric tout ce que je viens de te dire. Et mets-toi sous sa protection.

Je n'ai rien répondu. J'étais trop malheureuse pour être en colère, mais je sentais que je n'allais pas tarder à m'effondrer. J'ai juste hoché la tête. Ma queue de cheval a balayé ma nuque.

— Je vais bientôt partir pour... pour Seattle, a-t-il repris.

J'ai senti la caresse de ses lèvres froides dans mon cou juste à l'endroit que mes cheveux venaient de frôler.

Il mentait.

— Quand je reviendrai, nous aurons une conversation tous les deux.

Allez savoir pourquoi, cette perspective ne me réjouissait pas. Elle avait même quelque chose de sinistre.

De nouveau, j'ai hoché la tête. Je ne me serais pas risquée à ouvrir la bouche parce que, maintenant, je pleurais pour de bon. Plutôt mourir que de lui laisser voir mes larmes.

Et c'est comme ça que je l'ai quitté, par une froide nuit de décembre.

Le lendemain, en allant au travail, j'ai fait un détour. Mauvaise idée. Je ruminais mon désespoir. Je me roulais dedans. Après une nuit blanche durant laquelle je m'étais passablement morfondu, une petite voix perfide tout au fond de moi m'avait suggéré que je pourrais encore améliorer mon humeur en passant par Magnolia Creek Road. Et naturellement, c'est ce que j'ai fait.

À Belle Rive, l'antique demeure familiale des Bellefleur, c'était l'effervescence : une vraie ruche, malgré le froid et la grisaille. Plusieurs camions – compagnie de dératisation, aménagement de cuisine, ravalement de façades... – étaient garés sur le côté de la maison. Pour Caroline Holliday Bellefleur, la vieille dame qui avait dirigé Belle Rive (et une partie de Bon Temps) d'une main de fer, durant ces quatre-vingts dernières années, la vie n'avait jamais été aussi belle. Je me demandais comment ses petits-enfants – Portia, avocate, et Andy, lieutenant de police – prenaient tous ces changements inespérés. Ils habitaient à Belle Rive avec leur grand-mère depuis des années (comme j'avais moi-même vécu avec la mienne) : ils devaient probablement partager avec elle les joies de cette splendeur retrouvée.

Ma grand-mère était morte assassinée quelques mois plus tôt.

Les Bellefleur n'avaient rien à voir là-dedans, bien sûr. Portia et Andy n'avaient aucune raison de me faire profiter de leur nouvelle richesse. Et d'ailleurs, ils m'évitaient comme la peste. Ils avaient une dette envers moi et, ça, ils ne pouvaient pas le digérer. Mais ils n'avaient cependant aucune idée de ce qu'ils me devaient vraiment.

D'après ce que j'avais entendu Andy raconter à l'un de ses collègues de la police, un soir qu'ils prenaient un verre au *Merlotte*, les Bellefleur avaient hérité d'un « mystérieux parent éloigné, mort on ne sait trop comment, quelque part en Europe ». Quand elle était venue me vendre ses billets de tombola pour les bonnes œuvres, Maxine Fortenberry m'avait rapporté que « Miss Caroline » avait passé au peigne fin tous les registres d'état civil qu'elle avait pu dénicher, pour identifier son énigmatique

bienfaiteur et qu'elle ne parvenait toujours pas à croire à une telle aubaine. Visiblement, cela ne l'empêchait pas de dépenser joyeusement son héritage...

Même Terry Bellefleur, le cousin de Portia et d'Andy, avait un nouveau pick-up garé devant son mobile home. J'aimais bien Terry, un vétéran marqué par le Vietnam, qui n'avait pas beaucoup d'amis. Je n'étais pas du genre à lui en vouloir de s'être fait offrir un nouveau moyen de locomotion.

Mais je pensais au carburateur que je venais de changer sur ma vieille guimbarde. J'avais payé cash. J'avais bien envisagé de proposer à Jim Downey de payer la moitié tout de suite et le reste par mensualités, mais Jim avait une femme et trois gosses à nourrir. Ce matin-là encore, je m'apprêtais à demander à mon patron, Sam Merlotte, de me donner plus d'heures à faire pour arrondir mes fins de mois. J'avais vraiment besoin d'argent. En outre, maintenant que Bill était parti à « Seattle », je pouvais tout aussi bien passer ma vie au bar...

J'ai fait un gros effort pour ne pas me laisser envahir par l'amertume, en repartant de Belle Rive. J'ai pris vers le sud pour sortir de la ville et j'ai tourné dans Hummingbird Road, direction le *Merlotte*. J'essayais de me persuader que tout allait bien, qu'à son retour de « Seattle » (ou de je ne sais où), Bill redeviendrait l'amant passionné qui me faisait vibrer, que je me sentirais de nouveau aimée et désirée, que j'éprouverais encore ce bonheur de me savoir en parfaite osmose avec quelqu'un, au lieu de me sentir lamentablement seule.

Bien sûr, j'avais toujours mon frère, Jason. Mais pour ce qui était de l'intimité, du partage et des sentiments, je devais bien admettre que ce n'était pas tout à fait ça.

J'identifiais sans difficulté la douleur que je ressentais au plus profond de moi : c'était l'angoisse de l'abandon. Elle m'était même si familière qu'elle était devenue pour moi comme une seconde peau.

Elle était venue m'envelopper de nouveau, et ça me rendait malade.